

questions  
de communication

## Questions de communication

13 | 2008

La responsabilité collective dans la presse

---

Paul VEYNE, *Quand notre monde est devenu chrétien*  
(312-394)

Paris, A. Michel, 2007, 321 p.

Monique Bile

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1902>

ISSN : 2259-8901

### Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

### Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2008

Pagination : 366-370

ISBN : 978-2-86480-952-4

ISSN : 1633-5961

### Référence électronique

Monique Bile, « Paul VEYNE, *Quand notre monde est devenu chrétien* (312-394) », *Questions de communication* [En ligne], 13 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/1902>

---

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

Tous droits réservés

---

# Paul VEYNE, *Quand notre monde est devenu chrétien (312-394)*

Paris, A. Michel, 2007, 321 p.

Monique Bile

---

## RÉFÉRENCE

Paul VEYNE, *Quand notre monde est devenu chrétien (312-394)*. Paris, A. Michel, 2007, 321 p.

- 1 312-394 : expliquons ces deux dates. En 312, les persécutions contre les Chrétiens ont cessé, parce qu'inefficaces, dans l'immense empire romain, divisé en deux (Occident et Orient) et gouverné par quatre co-empereurs, deux dans chaque partie. Mais un cinquième personnage, Maxence, prétend être le maître de l'Italie et de Rome. C'est alors que Constantin, l'un des deux co-empereurs d'Occident, décide de combattre cet usurpateur. Selon la vulgate, la veille du combat, alors qu'il a demandé au dieu des Chrétiens de se manifester à lui, il voit en songe un signe et entend une voix lui dire : « Tu vaincras sous ce signe ». Ce signe, le « chrisme » - les deux premières lettres grecques du mot Christ -, est, par ordre de Constantin, dessiné sur le bouclier de ses soldats, à la tête desquels il remporte la célèbre bataille du Pont Milvius, dans les faubourgs de Rome, le 28 octobre 312. Constantin affermit son pouvoir en 324 en remportant une autre victoire sur le co-empereur païen Licinius, et devient le premier empereur romain chrétien. À sa mort, en 337, le pouvoir passa à des empereurs qui furent, tous, chrétiens, à l'exception de son neveu, Julien dit l'Apostat, parce qu'il tenta de restaurer le paganisme, mais son règne fut trop court (361-363) pour permettre un retour à l'ancienne religion. En 394, l'empereur chrétien Théodose, installé en Orient, porta le coup fatal au paganisme, en écrasant le co-empereur d'Occident Eugène soutenu par le chef germain et païen Arbogast. Le quatrième siècle se terminait par le triomphe définitif du christianisme qui, au début des années 300, était seulement la religion d'environ un dixième de la population de l'empire romain, estiment les historiens.

- 2 En quoi consiste le propos de Paul Veyne, professeur honoraire du Collège de France, auteur d'ouvrages relatifs à l'Antiquité gréco-romaine, devenus des classiques (*Le pain et le cirque*, Paris, Éd. Le Seuil, 1976 ; *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Éd. Le Seuil, 1983) ? Il est autant difficile de l'énoncer rapidement que de qualifier l'auteur spécialiste de l'Antiquité romaine, historien, sociologue, etc. Il y a, alors, deux façons de procéder, l'une, assez paresseuse, qui consiste à lire le texte de la quatrième de couverture, qui ne peut avoir été écrite qu'avec la bénédiction de l'auteur, l'autre, très personnelle, qui est d'essayer de rendre compte des impressions laissées par l'ouvrage. On peut aussi conjuguer les deux, ce que je vais essayer de faire.
- 3 Paul Veyne, né en 1930, s'est inscrit au Parti communiste après la Seconde Guerre mondiale, puis l'a quitté, selon un parcours qui a été celui de beaucoup d'intellectuels du siècle dernier (dont l'helléniste Jean-Pierre Vernant). Ami de Michel Foucault et de René Char (il a publié *René Char en ses poèmes*, Paris, Gallimard, 1990), il est incroyant et le dit. Et c'est en incroyant qu'il aborde la personnalité absolument extraordinaire de l'empereur romain Constantin, dont une grande exposition, à Trèves (dans trois endroits stratégiques de la ville), pendant l'été 2007, a retracé la vie active et décisive pour le christianisme. Incroyant ne signifie pas, en l'occurrence, ironique ou fermé au sentiment religieux. L'idée-force de Paul Veyne, le point de départ de son étude sur Constantin, est que ce dernier s'est converti sincèrement au christianisme. Par là, il s'oppose à une thèse répandue chez beaucoup d'historiens qui fait de l'empereur un chrétien par politique, par ruse : Constantin se serait appuyé sur l'Église pour affermir son pouvoir. La conversion de l'empereur reste mystérieuse, comme toute conversion, et aucune hypothèse ne peut expliquer ce mouvement intime qui bouleverse l'être tout entier : « Les mobiles ultimes de toute conversion sont impénétrables, ils se trouvent dans l'inouvable «boîte noire» dont parlent les psychologues (ou, si l'on est croyant dans une Grâce actuelle) » (p. 119). Il ne faut donc pas se méprendre sur le titre du chapitre « Petits et grands mobiles de la conversion de Constantin » (pp. 117-139) : le but de l'auteur n'est pas de rationaliser cette conversion, mais d'en cerner, d'en analyser quelques traits. Constantin a été un converti sincère, martèle-t-il, c'est de cette affirmation qu'il faut partir pour appréhender les conséquences immenses de cette conversion. Constantin, séduit par la religion chrétienne et à la tête d'un vaste empire, s'est cru investi de la mission divine de christianiser le monde. Cette « mégalomanie » (p. 133) Constantin la partage avec d'autres personnages de l'Histoire, et Paul Veyne imagine Lénine et Trotski, à Saint-Pétersbourg, le soir du 25 octobre 1917, jour où le parti communiste bolchevik venait de s'emparer de l'empire des tsars : « Comme on sait, il arrive qu'un homme se croie appelé à changer la face du monde. Lénine et Trotski ont pu se croire les instruments du changement décisif de l'histoire universelle » (p. 97). L'auteur ajoute tout de suite pour justifier cette comparaison « la révolution bolchevik et le "tournant" constantinien reposent l'un et l'autre sur une «rationalité» du sens de l'histoire, matérialiste pour l'un, divine pour l'autre » (p. 98). Ainsi l'instauration, postérieure à Constantin, du christianisme comme religion d'État dans l'empire romain n'a-t-elle été possible que par l'action déterminante de ce « prince chrétien d'une stature exceptionnelle » (p. 135).
- 4 Je laisserai aux historiens du christianisme le soin de discuter de telle ou telle question soulevée par Paul Veyne et relative à l'Église du IV<sup>e</sup> siècle, pour m'intéresser à l'étude que fait l'auteur des rapports de Constantin avec l'Église. Ils révèlent un aspect essentiel de Constantin, empereur conscient de sa grandeur historique. Il fallait à cet empereur une grande religion, et Paul Veyne montre bien la supériorité du christianisme, ce « chef-

d'œuvre » - d'amour en particulier - sur la religion païenne (pp. 3565) : le rapport personnel entre le Dieu des chrétiens et le fidèle est très fort, ce Dieu aime chaque homme, alors que les dieux antiques sont très souvent indifférents. Je dois absolument citer la page 38 où l'auteur montre, avec humour, en s'excusant à l'avance malicieusement de l'aspect « trivial » de sa phrase, l'abîme qui sépare une femme confiant ses soucis intimes à la Madone et la même s'adressant à une déesse païenne : « Si elle les avait racontés à Héra ou à Aphrodite, la déesse se serait demandé quelle lubie avait traversé le cerveau de cette pécore qui venait lui parler de choses dont elle n'avait que faire ». Constantin devait réaliser la christianisation de l'empire à partir d'une Église, terme venant d'un mot grec qui signifie « assemblée ». Dans la religion païenne, les fidèles ne se rassemblent que pour l'exécution des rites, qui tiennent une place prépondérante, mais ils ne forment pas une assemblée de membres soudés entre eux par une foi profonde en un dieu. Le christianisme a dû son expansion considérable à l'organisation de cette Église, dirigée par des évêques. Constantin, le premier, a compris l'importance capitale de cette organisation, sans équivalent jusqu'alors. Il ne s'est pas appuyé sur l'Église, mais a été le « Président » de l'Église. Constantin le chrétien était aussi Constantin l'empereur. C'est sans doute la raison pour laquelle il ne s'est fait baptiser qu'à la fin de sa vie. Par le baptême, il devenait semblable à ses frères. Or, un empereur ne peut être un simple « frère » parmi des « frères », même s'il s'adresse humblement à l'Église, oralement ou par lettre. L'originalité de Constantin réside dans sa nature double, empereur et chrétien, ou chrétien et empereur : Paul Veyne cite quelques actes où Constantin est empereur avant d'être chrétien, en particulier quand l'ordre public doit l'emporter sur le christianisme (p. 84). Retarder le baptême a dû être un choix politique (pp. 113-114) plutôt que moral : certains historiens ont supposé qu'à cause du meurtre de sa femme Fausta et de son bâtard Crispus, Constantin a éprouvé des scrupules à être baptisé, mais Paul Veyne fait raison de cet argument : la pratique du meurtre était courante chez les empereurs romains et « licite pour assurer les intérêts du trône » (p. 113 et note 1 pour des exemples). L'empereur Constantin, choisi par Dieu pour apporter la Vérité au monde, a fortifié l'Église, seul organisme capable de lui procurer l'aide nécessaire à sa mission divine ; il a agi envers l'Église en empereur chrétien, donc avec une double « casquette ». Comme il le souligne - et sa phrase ne remet absolument pas en cause la foi de Constantin - « Sa chance est de ne s'être jamais trouvé devant la nécessité de choisir entre sa foi et son pouvoir » (p. 126).

- 5 Le personnage de Constantin est donc le fil conducteur de l'ouvrage, tant il fascine Paul Veyne. Mais, comme à son habitude, ce dernier aborde d'autres sujets, logiquement, pourrait-on ajouter immédiatement. Quoi de plus banal, en effet, que de parler du judaïsme, en abordant le christianisme ? Certes, mais le judaïsme appelle un autre questionnement et on se retrouve devant d'autres problèmes, actuels et/ou débattus depuis fort longtemps. À la différence de ce qui est cité sur la quatrième de couverture, je ne commenterai pas tous les thèmes proposés. Je laisserai de côté ce qui a rapport au monothéisme, soit parce que les affirmations semblent assez recevables (pp. 39-42, le christianisme, avec Dieu et les Saints, serait un polythéisme déguisé : l'Église, en condamnant la vénération exagérée des statues des saints, s'oppose bien à cette façon populaire de croire), soit parce qu'elles concernent des domaines pour lesquels je n'ai aucune compétence. L'appendice « polythéismes ou monolâtrie dans le judaïsme ancien » (pp. 269-311) suggère que Iahvé, dieu cosmique et jaloux des Juifs, est devenu le Dieu unique, au terme d'un processus essentiellement politique, la religion fonctionnant pour Israël comme marque identitaire : « C'est un message religieux porté par une identité

nationale » (p. 298). La longueur de cet appendice souligne la volonté de l'auteur de mettre en lumière le passage, chez les Juifs, de la monolâtrie (culte d'un seul dieu, qui l'emporte sur les autres dieux) au monothéisme. Le texte fourmille en affirmations, suggestions stimulantes intellectuellement, et qui devraient trouver de nombreux échos (positifs ou contradictoires) chez les spécialistes des religions, biblistes ou autres. Il est évident que Paul Veyne, scrutant l'implantation du christianisme dans « notre monde » (jolie expression, qui a l'avantage de montrer l'extension universelle du christianisme), devait faire un détour par le judaïsme, dont le monothéisme, même si c'est un « mot trompeur » (p. 39), est la donnée fondamentale, face au polythéisme du paganisme.

- 6 Le « cas » de Constantin pose plusieurs autres questions, dont celle de la place de l'idéologie, puisque, suivant certains historiens, Constantin se serait appuyé sur le christianisme pour affermir son pouvoir : l'image d'un Dieu unique aurait réussi à persuader les populations de la nécessité d'un dirigeant unique. Mais, réfute l'auteur, les empereurs romains païens, ses prédécesseurs, s'étaient aussi fait obéir de leurs sujets, tout simplement parce que « rien n'est plus banal que l'obéissance des peuples, que leur respect de l'ordre établi, quelle que soit la légitimation qu'on leur en donne » (p. 228). Au lieu d'idéologie, Paul Veyne préfère parler de « pragmatique » (pp. 234-237) : le pouvoir doit s'exprimer vis-à-vis des gouvernés, pour montrer qu'il existe et parer à leur éventuelle révolte. Au passage, l'auteur conteste l'intellectualisme qui, depuis les Sophistes grecs, suppose que l'individu délibère avant d'agir : « L'obéissance et le sentiment monarchique ne naissent pas d'un faire-croire ou d'une propagande: ils sont inculqués tacitement par la socialisation, le milieu, l'*habitus* si vous voulez » (p. 236). « Cette épaisseur obscure de la socialisation » (p. 236) est, au bout du compte, elle-même discutée : un discours idéologique permet à chacun, gouvernants et gouvernés, de comprendre sa place « ce qu'on appelle idéologie est un peu d'huile dans les rouages, ce n'est pas un message qui fait obéir, mais seulement un plaisir, une pragmatique qui lénifie les peuples soumis par ailleurs » (p. 317). Décidément l'auteur de ces lignes n'est pas communiste...
- 7 Puisqu'il est question de christianisme, Paul Veyne ne pouvait manquer de se demander : « L'Europe a-t-elle des racines chrétiennes ? » (pp. 249-268), eu égard au désir d'inscrire cette affirmation dans la Constitution européenne, formulé par les plus hauts représentants de la Chrétienté et, plus surprenant, par le Président de la République française. Les pages qu'il consacre à cette question d'actualité (ou plutôt qui se veut d'actualité) sont parmi les plus pertinentes de ce petit ouvrage. Il faut se méfier de ce qui paraît simple, comme l'expression « racines chrétiennes ». Première question : une civilisation, une société, c'est-à-dire une « réalité hétérogène » (p. 249) a-t-elle des racines ? Si racines il y a, viennent-elles de la religion, qui n'est qu'une des composantes de la société ? À l'époque actuelle, « désacralisée », le rapport à l'État de droit est plus important. Autre question : les caractéristiques du christianisme sont-elles l'individualisme et l'universalisme, pour reprendre les termes de Paul Valéry ? Il s'agit là de « grands mots vagues » (p. 250) et le questionnement de l'auteur sur les différentes acceptions morale, philosophique, sociale du terme « individualisme » aboutit à cette conclusion que certains chrétiens ont pu et peuvent être individualistes, comme tout un chacun, le christianisme n'impliquant pas la liberté de ne pas obéir à la loi chrétienne ; plutôt que du prétendu universalisme chrétien, il vaudrait mieux parler d'exclusivisme. Paul Veyne oppose la civilisation grecque où un étranger, qui ne voulait pas adorer un dieu grec, n'était pas damné pour autant, à l'attitude de Saint Paul « sergent recruteur »

(p. 252), persuadé d'apporter la Vérité. Il poursuit en soulignant qu'une religion n'est pas un programme politique : le christianisme enseigne que le maître et l'esclave sont frères dans le Christ, mais pas dans la société, donc cette religion n'est pas à la base des droits de l'homme. Reprenant une formule qu'il affectionne (voir *supra*), Paul Veyne conclut : « Plutôt que de servir de matrice à l'universalisme des droits de l'homme, Saint Paul a mis de l'huile dans les rouages de sociétés inégalitaires : sur les bancs d'une église, les petits sont égaux aux grands (sauf si la modestie sociale ou l'humilité chrétienne les font s'y placer au dernier rang) » (p. 255). L'auteur répond à une objection qui vient tout de suite à l'esprit : le christianisme est à l'origine de grands chefs-d'oeuvre spirituels en architecture (cathédrales), littérature (Blaise Pascal), musique (Jean-Sébastien Bach), et dans d'autres domaines, mais il s'agit d'un *patrimoine* (en italique dans le texte) et d'une « phraséologie », si l'on songe à la campagne présidentielle française de 2007 où les trois principaux candidats usaient volontiers d'un langage chrétien, pour un programme qui n'était en rien chrétien (p. 259). L'Europe actuelle, avec ses valeurs (dont l'humanitarisme), doit beaucoup aux Lumières « qui sont un plissement géologique de l'histoire » (p. 263), ce qui n'exclut pas un rôle du christianisme. La charité chrétienne (issue du devoir judaïque d'aumône et qui a développé hospices, hôpitaux), a pu servir de « terrain » aux Lumières pour certaines valeurs. Mais une religion, pas plus le christianisme qu'aucune autre religion « n'étant pas une essence transhistorique, ne peut être une matrice, une racine, et devient en partie ce que son temps la fait être » (p. 263, note 1). Il est, par conséquent, illusoire, de vouloir donner à l'Europe une préfiguration chrétienne : « le christianisme y est enraciné, il n'en est pas pour autant à la racine » (p. 267). La conclusion sur l'Europe emprunte la même métaphore agricole : « Elle n'est pas préformée dans le christianisme, elle n'est pas le développement d'un germe, mais le résultat d'une épigénèse. Le christianisme également du reste » (p. 268).

- 8 Cet ouvrage est, comme les précédents, caractéristique de la démarche de Paul Veyne. À partir d'un sujet donné, ici la conversion de Constantin, ailleurs (*Le pain et le cirque*) l'extraordinaire vogue des combats de gladiateurs dans l'empire romain, l'auteur propose une réflexion sociologique profonde, largement inspirée de Max Weber entre autres chercheurs, sur les sociétés contemporaines (ceci ne signifie pas qu'il établit un parallèle entre sociétés antiques et sociétés modernes, qui ont un fonctionnement presque totalement différent). Je me limiterai à mettre l'accent sur deux qualités remarquables de cet ouvrage. Paul Veyne possède une grande érudition, qui est le ferment de ses livres, mais qu'il a le don de faire passer en douceur : ce n'est qu'aux relectures successives que l'épaisseur livresque apparaît. Il ne s'agit pas de vulgarisation (la vulgarisation existe-t-elle réellement ?), mais d'une couche d'érudition presque invisible au premier abord (il y a peu de notes « savantes »), mais bien réelle. L'accès à la compréhension en est fortement facilité, et le style de l'auteur à la fois dense et fluide, passant allégrement d'un registre à l'autre, est un adjuvant supplémentaire. Le second mérite de cet ouvrage est que le désir qu'a l'auteur de comprendre Constantin lui fait affirmer l'importance primordiale de l'individu : le christianisme, qui a vacillé avant de triompher (pp. 185-196), n'était pas une nécessité de l'histoire, son triomphe est celui de quelques individus, dont Constantin. Paul Veyne croit à la supériorité de l'individu. Les thèses développées dans cet ouvrage susciteront, à n'en pas douter, critiques, interrogations, analyses, comme en suscite tout livre d'une importance majeure sur un sujet lui-même capital.

## AUTEURS

### **MONIQUE BILE**

Université Paul Verlaine-Metz HISCANT, université Nancy 2 Écritures, université Paul Verlaine-Metz, Monique.Bile@wanadoo.fr